

REVUE DE PRESSE

Campus de l'Engagement juillet 2023



Merem Tahar, génération engagée : « Si l'on veut vraiment faire avancer les choses, on ne peut que dialoguer »

L'étudiante champenoise née au Tchad est investie dans la défense de nombreuses causes. Cette hyperactive du volontariat participait, fin juin, à l'université d'été de l'Institut de l'engagement, qui propose un mentorat à 300 jeunes très impliqués.

Par [Christophe Ayad](#)

Publié le 02 juillet 2023 à 04h00



Merem Tahar, à Paris le 21 juin 2023. CÉDRINE SCHEIDIG POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

Qui a dit que la génération Z ne croyait plus à la politique ? Parmi les nombreux engagements qu'elle porte, Merem Tahar n'est pas peu fière d'être la représentante de sa ville, Reims (Marne), au Parlement des jeunes. Un poste qu'elle occupe avec tout le sérieux et la détermination de ses 22 ans. « *Quand je suis arrivée à la faculté de droit, j'ai entendu parler du Parlement des étudiants, raconte-t-elle. Cela m'a tout de suite intéressée, mais je me suis aperçue que seuls les étudiants de droit et de science politique se sentaient concernés. J'ai essayé d'ouvrir les choses, de décrocher en allant vers d'autres publics, dans les quartiers. Les jeunes racisés se sentent trop souvent exclus de la politique.* »

Elle a organisé des campagnes d'inscription sur les listes électorales, et des visites à l'Assemblée nationale, mis sur pied une rencontre avec le député de la Marne Charles de Courson, etc. Son mandat l'a conduite jusque devant le Parlement européen, où elle a prononcé un discours insistant sur le rôle des diasporas africaines en Europe. Au grand dam des députés Rassemblement national, qui l'ont huée.

Merem Tahar est un forçat de l'engagement. Partout où elle passe, il faut qu'elle agisse. *« J'ai toujours eu ça en moi, dit-elle. Dès l'âge de 8 ans, je voulais m'engager dans l'humanitaire ou devenir avocate pour réparer les injustices. C'est quelque chose qui me vient de ma famille. On nous a appris à rendre à la communauté toutes les chances et opportunités qu'on a eues. »*

Lauréate de l'Institut de l'engagement, Merem Tahar a été conviée, avec 300 autres jeunes distingués pour leur parcours, à l'université annuelle qui s'est tenue à Autrans (Isère), dans le Vercors, du 25 au 30 juin. L'événement permet de mettre en relation tous les jeunes qui ont été sélectionnés par l'institut, créé en 2012, deux ans après le service civique, et présidé aujourd'hui par Martin Hirsch, avec des professionnels issus du monde de l'entreprise. L'organisme se donne pour but de les accompagner dans leurs projets (trouver un emploi, créer une activité, reprendre une formation, etc.) à travers un système de mentorat.

De la COP27 aux Nations unies

Engagée auprès des femmes tchadiennes, pour le climat, pour la démocratie et l'Europe comme pour l'Afrique, Merem Tahar multiplie les causes à défendre sans renoncer à aucune. Née à N'Djamena, en 2000, elle est arrivée en France, où son père vivait déjà, à l'âge de 3 ans et demi. Elle ne garde pas de souvenir de ses premières années au Tchad. Sa patrie, c'est la Champagne, où elle a grandi bien entourée et où elle vit toujours auprès d'une mère assistante maternelle et d'un père à la retraite. *« A la maison, mes parents ont toujours traité les garçons et les filles de la même manière »,* dit la jeune fille, qui a deux frères et trois petites sœurs.

En plus du français, elle parle l'arabe tchadien et le dazaga, la langue des populations du Nord tchadien dont sont issus les Toubous, l'ethnie de ses parents. *« Je préfère dire que je suis issue du peuple ga, résume Merem Tahar. Depuis quatre ans, nous avons un festival dans le nord du Tchad qui met en valeur notre culture et nos traditions. »* Champenoise et touboue, Merem Tahar n'entend renoncer à aucune de ses identités.

L'un des engagements dont elle est la plus fière est la création, avec sa mère, de l'association des Femmes de la diaspora tchadienne : *« Pendant le Covid, nous avons réalisé combien l'isolement pouvait peser sur les femmes de la diaspora. C'est là que nous avons eu l'idée d'une association pour maintenir le lien. »*

C'est au titre de son association que Merem Tahar est intervenue, en novembre 2022, à la COP27, à Charm El-Cheikh, en Egypte, puis, en mars, aux Nations unies, à New York. *« Je suis la première femme à avoir représenté les populations ga du nord du Tchad à l'ONU, souligne-t-elle sans emphase. Ma double culture est une chance, mon devoir est de construire des passerelles. »*

« Je comprends l'exaspération des jeunes »

Petite taille, yeux noirs, longues tresses afro cachées ce jour-là sous une casquette, Merem Tahar dégage un grand calme apparent qui rejaillit sur ses engagements. Sur le climat, par exemple, elle milite pour « *le dialogue plutôt que l'anathème* ». « *Je comprends l'exaspération des jeunes qui trouvent que les paroles ne sont pas suivies d'actes, mais si l'on veut vraiment faire avancer les choses, on ne peut que dialoguer* », insiste-t-elle. On ne la trouvera pas chez Extinction Rebellion, mais elle ne prendra jamais l'avion pour se déplacer en Europe.

C'est pourtant une pile électrique qui ne tient pas en place. Elle travaille aussi comme surveillante de lycée, peint des pastels pour son propre plaisir, participe à des actions du Secours populaire... Sans oublier ses études de droit privé. « *Je n'ai pas voulu faire du pénal, cela touche à des réalités assez violentes et il faut avoir le cœur bien accroché, justifie-t-elle. Mais, dans le droit privé, j'ai choisi de me spécialiser dans la question de la propriété intellectuelle.* » Là encore, le choix n'a rien d'anodin. « *Je me suis aperçue que c'était une matière très peu investie par les femmes. D'ailleurs, les femmes, qui sont à l'origine de plein d'inventions, surtout en Afrique, sont celles qui font le moins breveter le fruit de leur travail.* »

Son principal regret tient au fait que l'engagement suscite indifférence, voire méfiance, en France. « *Je vois bien que, pour mes professeurs, c'est du temps perdu sur mes études. A la COP27, j'ai rencontré des jeunes venus des universités anglo-saxonnes. Chez eux, - l'engagement est valorisé dans leur cursus* », fait-elle remarquer avec dans la voix une pointe d'amertume.

[Christophe Ayad](#)

À Autrans, jeunes et entreprises réunis

Publié le [6 juillet 2023](#), rédigé par Caroline Falque-Vert

Du 28 au 30 juin, le site de l'Escandille a accueilli le 5^e Campus de l'engagement. Ateliers, tables rondes et échanges étaient au menu des 300 participants.



« La participation politique des jeunes », « Briller en entretien », « Comment transformer une idée en une entreprise rentable ? », « Qu'est-ce qu'être Européen aujourd'hui ? », « Les circuits alimentaires courts : pourquoi, comment, avec qui ? »... Ce sont quelques-uns des thèmes qui ont été abordés au cours du 5^e Campus de l'engagement, à Autrans-Méaudre-en-Vercors. Ce temps fort a réuni pendant trois jours une partie des 700 lauréats de l'Institut de l'engagement, ainsi que des collaborateurs d'entreprises partenaires, qui ont pu croiser leurs visions, leurs expériences et répondre ensemble à des enjeux concernant l'entreprise et la société. *« Depuis la création de l'association il y a onze ans, nous avons accompagné 6 000 lauréats, choisis pour leur projet, leur parcours, leur personnalité et leurs motivations, explique Martin Hirsch, président de l'Institut de l'engagement. Notre raison d'être, c'est de permettre à des jeunes, à l'issue de leur service civique ou d'une période de bénévolat, de valoriser leur engagement en les accompagnant pendant un an pour réaliser leur projet : formation, emploi ou création d'activité ».*

DES LAUREATS AUX PARCOURS VARIÉS

Originaire d'Avignon, Lola Gallet, 21 ans, est arrivée à Grenoble il y a quatre ans pour sa licence de psychologie et va commencer un master 1 pour devenir professeur des

écoles. « *Ce que j'aime, c'est apprendre des autres et apprendre aux autres. Ce Campus est une bonne expérience. J'ai rencontré des personnes qui m'ont énormément inspirée pour des pédagogies que je pourrais mettre en place* », affirme cette lauréate, qui a fait un service civique à Unis-Cité, comme ambassadeur pour la santé mentale auprès des jeunes. Quant à Yanis Froujy, 21 ans, venu de Pessac (Gironde), il souhaite reprendre des études à l'EM Lyon, après s'être impliqué pendant quatre ans comme président en Nouvelle-Aquitaine de l'association Jeunes ambassadeurs de l'engagement associatif : « *Depuis trois mois, je suis suivi par une chargée d'accompagnement, qui m'a vraiment aidé, parce que je n'ai pas vraiment de réseau. Je suis là pour partager, rencontrer des personnes d'horizons divers. J'ai découvert que l'engagement prenait différentes formes. C'est très enrichissant !* »

DES ENTREPRISES IMPLIQUEES

Du côté des entreprises, l'expérience est également intéressante. Pour Laurence Montel-Boutiab, qui représente l'antenne Auvergne-Rhône-Alpes de la Fondation SNCF, « *c'est une belle leçon de citoyenneté et de démocratie active. C'est important d'être aux côtés de l'Institut de l'engagement afin de lui affirmer notre soutien et d'apporter des regards externes pour échanger avec les jeunes lauréats. Cela leur permet de mieux nous connaître et de nous proposer leurs CV. Nous animons aussi deux ateliers sur les mobilités* ».

Partenaire de longue date de l'Institut de l'engagement, BNP Paribas a proposé des ateliers autour de l'écoresponsabilité. « *C'est toujours un plaisir pour moi de venir ici, assure Edwige Maigne, commerciale chez BNP Paribas à Grenoble. Il y a trois ans, j'ai parrainé un jeune qui a fait son stage de fin d'études dans notre équipe. L'Institut de l'engagement lui a permis d'avoir accès à un réseau. On sent vraiment que les jeunes sont portés par le haut. C'est très positif de voir que la société de demain, ce sont aussi ces jeunes-là, qui ont peut-être un profil un peu différent, mais qui ont un potentiel énorme, avec beaucoup de projets et de dynamisme* ».

Autrans

RENCONTRE / Martin Hirsch préside l'Institut de l'engagement depuis 2012. Il était présent, le 29 juin, au V^e Campus de l'engagement à Autrans.

Des lauréats aussi bons que les autres

Qu'est-ce que l'Institut de l'engagement ?

Notre raison d'être est de permettre aux jeunes qui se sont engagés au service de l'intérêt général de pouvoir valoriser cet engagement dans leur parcours à travers des études, dans le monde du travail ou pour créer un projet. Nous recrutons soit des jeunes qui ont fait leur service civique – ce qui représente plus de 100 000 jeunes chaque année –, soit qui ont été bénévoles. Nous en recrutons 700 par an. Nous avons un partenariat avec 180 établissements d'enseignement supérieur qui reconnaissent notre mode d'admission comme l'équivalent de leur admissibilité. Deux tiers des jeunes vont intégrer ces écoles, l'autre tiers va vers le marché du travail ou crée son entreprise ou son association et nous l'accompagnons pour cela. Depuis notre création, il y a 11 ans, nous avons accompagné environ 6 000 lauréats.

Que deviennent vos lauréats ?

La plupart d'entre eux ont des métiers comme tout le monde, avec une bonne proportion d'engagement supplémentaire.

Quels freins rencontrent ces jeunes ?

On vit dans un pays dans lequel il y a des parcours très uniformes, très cadrés et une vraie difficulté à reconnaître d'autres qualités que des qualités académiques. Avoir acquis ces compétences en faisant autre chose ou avoir

pris des voies de travers rend difficile de raccrocher un parcours académique ou d'être intéressant pour un employeur. Il y a donc moins de diversité, moins de compétences et des gens ont des difficultés à recruter alors que les lauréats ont fait la preuve, promotion après promotion, qu'ils sont aussi bons que les autres.

Les choses ont-elles changé depuis la crise covid ?

Nous ne nous sommes pas arrêtés pendant le covid. Nous avons fait une promotion spéciale covid avec des gens de tous âges qui s'étaient engagés dans leur entreprise, dans leur mairie ou leur association. Le covid a été une période d'engagement extraordinaire. Ensuite tous les organismes qui s'occupent de jeunes ont des difficultés à en trouver, comme s'il y avait une sorte de période de retrait. Dans les écoles, dans les concours de la fonction publique, à l'institut : il y a moins de candidats. Il faut s'adapter à des comportements qui ont changé mais que l'on sait moins caractériser. Un des intérêts du campus est d'avoir la possibilité pour les employeurs de rencontrer des jeunes et de comprendre ce qui change chez eux.

Comment est né l'Institut de l'engagement ?

Avant de créer le service civique, lorsque j'étais président d'Emmaüs, j'étais sol-

licité au cours de mes conférences par des jeunes qui voulaient passer six mois à Emmaüs, mais je refusais. Ce n'est pas reconnu, ce n'est pas payé et vous risquez de vous retrouver en difficulté pour reprendre des études ou trouver du boulot, et je leur donnais rendez-vous à la retraite ! C'est ainsi que j'ai créé un vrai service civique et l'institut était la logique d'après. Car ces jeunes avaient fait leur service en étant heureux, en réalisant des choses utiles, en montrant compétences et qualités, mais lorsqu'on leur demandait ce qu'ils avaient fait avant, s'ils avaient été en échec scolaire, dans le système français, c'est retour à la case départ. C'est un peu cruel.

Il fallait transformer l'essai ?

Il fallait faire reconnaître par les universités, les écoles, les employeurs, par l'environnement, ce que des jeunes ont appris et démontré grâce à leur engagement.

Pourquoi les entreprises s'intéressent-elles à ces profils ?

Elles sont habituées à avoir des profils stéréotypés et souhaitent ouvrir leurs recrutements. Par exemple, le Crédit agricole recrute des milliers de jeunes et cherche à diversifier les profils. D'autres essaient de comprendre les attentes des jeunes vis-à-vis de leurs métiers. Ces entreprises sont présentes lors des universités pour échanger avec les jeunes.



Martin Hirsch préside l'Institut de l'engagement.

Vous sentez-vous davantage considéré depuis que nous sommes dans une période de tensions en termes d'emploi ?

Je ne peux pas le prouver, mais je le pense. Nous avons diversifié nos partenaires, avec par exemple le musée d'Orsay ou le Crédit agricole.

Pourquoi venir dans le Vercors pour vos universités de l'engagement ?

C'est un haut lieu de la Résistance et

nous avons une antenne à Grenoble. Nous avons commencé en Corrèze, mais nous avons besoin d'une plus grande capacité car nous accueillons près de 300 jeunes pendant trois jours. Nous souhaitons rester à la montagne et nous avons choisi le Vercors où nous venons depuis 2015. ■

Propos recueillis par Isabelle Doucet

https://www.telegrenoble.net/replay/le-jt_30/le-jt-29-06-23-soulevements-de-la-terre-martin-fourcade-campus-de-l-engagement_x8m58ri.html



JT REPLAY PROGRAMME TV

LE DIRECT

actualité sport montagne économie culture découverte recettes



Replay : Le JT
replay de l'émission

Le JT - 29/06/23 - Soulèvements de la terre, Martin Fourcade, Campus de l'Engagement



KONBINI

<https://www.instagram.com/p/CuteSoVMcxx/>



**La mesure idéale
pour une
meilleure
qualité de vie
au travail ?**